



CATHERINE FRANCOEUR

Elsie

1. Une dernière fois

LA BAGNOLE

CATHERINE FRANCOEUR

Elsie

1. Une dernière fois

LES ÉDITIONS DE LA BAGNOLE

PROLOGUE



N À PEINE quelques instants, le grenier s'est embrasé. Rapidement, les flammes se sont propagées d'un bout à l'autre de la pièce, et un mur de feu m'a encerclée. Paniquée, je me suis mise à tourner sur moi-même, essayant de trouver une issue.

L'air était de plus en plus suffocant et la fumée me brûlait les yeux, le nez, la bouche. Je me suis jetée sur le sol en enlevant mon t-shirt pour le mettre devant ma bouche, histoire de ne pas respirer directement la fumée.

Soudain, j'ai senti quelque chose me pousser sur l'épaule. J'ai relevé les yeux pour voir, juste devant moi, un espace complètement dégagé de feu.

Comme par magie, la seule fenêtre du grenier s'était ouverte. Comment ? Je n'aurais pas pu

l'expliquer, puisqu'elle était toute petite et probablement condamnée depuis longtemps, mais elle était là, devant moi, ouverte.

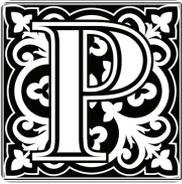
Malgré la gravité de la situation, j'ai souri : je savais que c'était mon amie qui me guidait. Je me suis empressée de ramper, jusqu'à la fenêtre. Une fois là, j'ai jeté un dernier coup d'œil derrière moi. Avec la fenêtre ouverte et le courant d'air, le brasier s'intensifiait. Le plancher commençait à s'effondrer et je savais que, d'ici quelques heures tout au plus, ma maison ne serait plus qu'un tas de cendres. J'ai été tentée de faire demi-tour pour sauver quelques objets, mais, dans un dernier élan de courage, je me suis retournée vers la fenêtre. Je sentais la chaleur du feu partout sur moi. Avec l'air rempli de fumée, ça devenait insoutenable.

En regardant par la fenêtre, j'ai entendu quelqu'un crier mon nom. Au loin, les sirènes des camions de pompier hurlaient. Sans même réfléchir, je me suis lancée dans le vide, malgré les trois étages qui me séparaient du sol.

Après, tout est devenu flou.

IO ANS PLUS TÔT

Chapitre I



ETITE, J'ÉTAIS MITIGÉE face à la mort. Mes parents m'avaient toujours dit que lorsque quelqu'un mourait, c'était la fin. Qu'il n'y avait rien après et que, par conséquent, je devais faire en sorte d'avoir une vie bien remplie. Dans ma tête, c'était tout à fait crédible. Après tout, quel enfant doute de ses parents ? J'étais une fillette intelligente, sensible, assez solitaire. J'aimais apprendre.

À force de discuter avec mes amis, j'ai compris que la mort est un sujet tabou dont la majorité des parents évitent de parler, jusqu'à ce qu'une personne de leur entourage décède et qu'ils soient forcés de l'expliquer à leurs enfants. Mes parents ont toujours été très ouverts sur la question. Ils sont enfants uniques comme moi, et mes quatre grands-parents

sont décédés plusieurs années avant ma naissance. Nous n'avons toujours été que nous trois. Je ne sais pas si les autres enfants sont confrontés à l'idée de la mort aussi tôt que je l'ai été, mais je me souviens très bien de notre première conversation sur le sujet. Nous regardions un film où une petite fille vivait plein d'aventures avec ses grands-parents. Tout bonnement, j'ai demandé à mes parents où étaient les miens. Ils m'ont rapidement expliqué qu'ils étaient morts. Et quand on meurt, c'est terminé. Sur le coup, je n'ai pas posé davantage de questions, puisque ça ne me semblait pas très important : je n'avais pas à m'en faire avec cela, car je n'avais que mes parents dans mon entourage et qu'ils étaient trop jeunes pour me quitter.

Ma perception de la vie a changé lorsque nous avons emménagé dans notre première maison, dans une banlieue tranquille. Jusque-là, nous habitions un bel appartement du centre-ville. J'avais appris à m'endormir au milieu des klaxons et des autres bruits urbains. J'avais maintenant sept ans et j'étais toute déboussolée de me retrouver dans cette gigantesque maison, la plus belle de toute la rue.

Le jour où nous sommes arrivés là, mes parents m'ont demandé de ne pas rester dans la maison, puisque les déménageurs étaient occupés à y installer des meubles très lourds. Comme personne ne faisait vraiment attention à moi, je me suis assise

sur le petit mur de briques adjacent à l'allée de la maison. Moi qui étais habituée aux énormes bâtiments en hauteur, je me surprénais à aimer observer tout ce qu'il y avait autour de moi. Ça me faisait bizarre de pouvoir regarder le ciel sans devoir lever les yeux. J'ai vu quelques voisins sortir de chez eux ou jeter un coup d'œil par la fenêtre, mais ils semblaient tous être des adultes. J'espérais tellement qu'il y aurait au moins une fille de mon âge dans le quartier ! J'allais bientôt commencer l'école et je voulais me faire quelques amis avant.

Je regardais avec curiosité la maison qui se trouvait juste en face de la mienne, où je n'avais encore vu personne. Il n'y avait pas non plus de voiture dans le stationnement. J'attendais donc que quelqu'un arrive, gardant espoir de voir apparaître une nouvelle amie. Je me rappelle encore le moment où une auto s'est engagée dans l'allée. Je me suis levée d'un bond, tentant de repérer un humain de ma grandeur. Finalement, une dame est descendue de la voiture. J'ai ravalé ma déception. En plus, elle était assez âgée, pas très grande, les cheveux noirs coupés court, toute de noir vêtue. Elle faisait peur. Je croyais qu'elle serait la voisine méchante qui déteste les enfants, comme dans les films. La femme a dû se sentir observée, puisqu'en ramassant son courrier, elle a tourné les yeux vers moi. Elle m'a fait un grand sourire et m'a saluée de la main.

Sachant que mes parents accordaient une grande importance à la politesse, je me suis empressée de la saluer à mon tour. Ma mère, qui avait décidé de prendre une petite pause du déménagement, est alors sortie de la maison. Apercevant la voisine, elle lui a fait un signe également. Elle m'a attrapée par la main pour traverser la petite rue.

– Tu viens, Elsie ? On va aller se présenter à la voisine.

Dans ce quartier assez ancien, les maisons se ressemblaient presque toutes : vieilles, énormes et d'aspect un peu effrayant. Celle de notre voisine ne dérogeait pas à la règle. Du haut de mes sept ans, je trouvais que cette maison avait presque l'air vivante avec ses deux grandes fenêtres rondes qui ressemblaient à des yeux. Plus nous avançons, plus j'étais sceptique à l'idée d'aimer un jour ce quartier, d'autant plus qu'il ne semblait même pas y avoir d'enfants de mon âge. J'ai tenté de cacher mon désappointement lorsque ma mère et moi sommes arrivées devant la dame, juste pour ne pas avoir l'air impolie.

– Bonjour, mesdames ! Bienvenue dans le quartier ! Quelle belle journée pour déménager, pas vrai ? s'est exclamée notre voisine avec un immense sourire.

Elle me semblait soudain bien plus sympathique, même si elle n'avait pas sept ans.

– Oui, c’est une journée magnifique, même si elle est épuisante !

– Ah, il faut voir le bon côté des choses ! Il aurait pu pleuvoir, pas vrai ? a rétorqué la dame en me faisant un clin d’œil.

Tenant toujours la main de ma mère, je souriais en regardant le sol. J’étais une enfant assez timide, principalement parce que j’avais très peu de contacts avec des adultes.

– Enfin, bref, j’imagine que vous avez encore beaucoup de choses à faire et la journée avance, je ne vous retiendrai pas plus longtemps. C’est gentil d’être venues me voir ! Je suis Francine, au fait.

– Ravie de faire votre connaissance, Francine. Je m’appelle Laura, et voilà Elsie, a dit ma mère en pointant un doigt vers moi.

Francine s’est alors agenouillée devant moi, m’offrant son plus beau sourire.

– Que tu es belle, Elsie ! Tu tiens de ta maman !

Encore une fois, ma timidité m’a empêchée de lui répondre correctement, mais je lui ai souri aussi.

– On retourne à notre installation ! Bien heureuse d’avoir pu faire votre connaissance, Francine ! a dit ma mère en me tirant par la main pour me ramener vers la maison.

– Pitié, Laura, pas de « vous » ! Je ne suis pas assez vieille pour qu’on me vouvoie, a lancé Francine en riant.

Alors qu'elle marchait vers sa porte d'entrée, elle a crié :

– N'hésitez surtout pas à venir me voir s'il y a quoi que ce soit, ma porte sera toujours ouverte !

Je me suis retournée et lui ai fait un petit signe de la main.

J'étais loin de me douter de la place que cette femme prendrait dans ma vie.



Au début, nous avions avec Francine de simples relations de voisinage. Elle venait parfois nous porter des biscuits et nous nous saluions lorsque nous nous croisions dehors, sans plus. Je n'ai appris à la connaître que quelque temps plus tard, lorsque mes parents ont dû reprendre leur boulot.

Étant médecin, ma mère travaillait de longues heures, autant le jour que la nuit. En changeant de ville, elle avait perdu son ancienneté et devait se soumettre aux horaires de son nouvel emploi. Mon père, lui, possédait plusieurs magasins d'équipement extérieur. Il partait tôt le matin et faisait trop souvent des heures supplémentaires. Sachant qu'ils allaient vite devoir recommencer à travailler, mes parents s'étaient dépêchés d'installer nos meubles

et de ranger nos affaires dans la maison. En peu de temps, il n'y avait plus rien qui traînait. Il restait une seule chose à régler : qui allait s'occuper de moi ? À sept ans, il m'était impossible de demeurer seule, évidemment. Un soir, alors que ma mère tentait de me trouver une gardienne pour le lendemain après l'école, je lui ai dit qu'elle pourrait demander à Francine.

– Oh, je ne sais pas, Elsie. Après tout, on ne la connaît pas vraiment, a-t-elle répondu, réfléchissant à une meilleure solution.

Elle s'est tournée vers mon père pour avoir son avis.

– Tu ne perds rien à le lui demander. C'est une vieille dame qui a l'air bien sympathique. Et puis elle vit juste en face.

– Je sais, Tim, mais ça ne t'inquiète pas de laisser Elsie à une parfaite inconnue ?

– Les autres gardiennes d'enfants du coin sont aussi des inconnues, Laura. Autant laisser Elsie avec une dame plus âgée qui a plus d'expérience de la vie qu'avec une gamine de seize ans qui ne fait ça que pour l'argent. Tu en penses quoi, Elsie ? Tu veux qu'on demande à la voisine ?

– Oui, j'aimerais bien, ai-je dit à mon père.

Francine a tout de suite accepté. J'ai eu de la difficulté à dormir cette nuit-là, simplement parce

que j'avais hâte de passer plus de temps avec elle. Plusieurs années et une vision complètement différente de la vie plus tard, je réalise que mon envie de mieux connaître une personne beaucoup plus âgée était un peu étrange. Cela dit, presque dix ans jour pour jour après notre première rencontre, je crois que c'était le destin. Francine et moi sommes devenues inséparables dès ce jour.



Notre nouvelle maison était immense, si bien que j'avais parfois peur de m'y perdre. Nous avons non seulement un rez-de-chaussée et un étage, mais aussi un sous-sol et un grenier. Je n'avais pas accès à ces derniers, mais les deux niveaux principaux étaient bien suffisants.

C'était une belle maison des années 1950 qui, apparemment, n'avait pas été habitée pendant assez longtemps, si bien que l'agence immobilière lui avait donné un petit coup de jeunesse en la rénovant entièrement. Il faut croire que cela avait fonctionné, puisque mes parents en étaient tombés amoureux dès qu'ils l'avaient vue. Je me rappelle qu'ils répétaient sans cesse à quel point nous avions eu de la chance d'être tombés sur cette maison et d'avoir pu

quitter notre appartement de la ville. Nous avons également un grand terrain, ce qui fait que nos voisins de droite et de gauche se trouvaient à une bonne distance de chez nous. Le quartier avait été construit plusieurs années auparavant, alors que la demande de logements n'était pas très forte. Presque tous les terrains de notre rue étaient vastes. Au fil des années, de nouveaux quartiers bien plus modernes avaient poussé puis s'étaient développés aux alentours, mais le nôtre était resté identique. Il avait gardé son charme ancestral, comme se plaisait à le dire Francine. Celle-ci avait vécu dans sa maison toute sa vie : elle y était née, y avait passé son enfance, et lorsque ses parents étaient décédés, elle avait préféré ne pas déménager. Je la comprenais. Dans cette petite ville de moins de trois mille habitants, nous avons une tranquillité difficile à égaler. Tout était paisible, même si le centre-ville n'était qu'à dix minutes de voiture.

Comme je l'ai mentionné, notre demeure était la plus belle de toute la rue. Si l'intérieur était très moderne, l'extérieur était un peu plus vieillot, semblable aux autres. Une galerie en bois bordait la maison au complet, avec une balançoire, aussi en bois, à gauche de la porte. Le reste était un mélange de briques et de bois. Ça donnait à l'ensemble un aspect unique que j'adorais. De grandes fenêtres s'ouvraient sur les quatre côtés de la bâtisse,

avec deux larges baies vitrées de chaque côté de la porte.

En entrant, nous pouvions voir pratiquement chaque pièce du rez-de-chaussée au travers d'un long corridor qui allait jusqu'au fond de la maison. À gauche, il y avait un petit salon meublé de quelques chaises confortables, d'un canapé et du piano de ma mère. Malgré le fait que nous allions rarement dans cette pièce, la porte était toujours ouverte, laissant entrer la lumière de la fenêtre dans le vestibule. À droite de la porte d'entrée se trouvait le salon principal, une grande pièce qui s'étendait jusqu'à l'autre bout de la maison. C'était la pièce où mes parents passaient le plus de temps lorsqu'ils étaient là. Grande et chaleureuse, elle contenait des sofas, la télévision, un ordinateur ainsi qu'une cheminée. La cuisine et la salle à manger étaient situées au fond de la maison, avec une porte menant à l'extérieur. Ces pièces avaient aussi été rénovées assez récemment et notre cuisine ressemblait à celles qu'on peut voir dans les magazines. Ce qui est ironique, puisque mes parents étaient toujours trop occupés pour cuisiner.

Juste devant la porte d'entrée, un grand escalier de bois menait au deuxième étage. Celui-ci comportait cinq chambres, un petit salon qu'on n'utilisait presque jamais, mais qui était joli, et deux salles de bain. L'escalier donnait sur un long corridor. La

chambre de mes parents se trouvait à gauche, ainsi qu'une salle de bain et une pièce où ils rangeaient leurs vêtements. De l'autre côté du corridor, il y avait l'autre salle de bain, deux chambres d'invités et, tout au bout, ma chambre à moi.

Quand j'étais petite, et même jusqu'à l'adolescence, j'avais peur dans ma chambre. Non seulement j'étais loin de la pièce où dormaient mes parents, mais le long corridor que je devais traverser pour m'y rendre était terrifiant. Il me semblait interminable, surtout quand je venais de faire un cauchemar. Je ne sais toujours pas pourquoi mes parents avaient choisi cette chambre pour moi. Elle était plus grande que les autres, c'est certain, mais, puisque je suis enfant unique, j'aurais très bien pu changer de chambre plus tard. J'ai dormi avec une veilleuse jusqu'à douze ans. À partir de cet âge, je l'allumais uniquement lorsque j'avais peur ou que je n'avais pas envie de me retrouver dans le noir total. Si j'adorais désormais avoir ma chambre à l'écart de celle de mes parents, j'avoue que je ne m'y suis jamais sentie cent pour cent à l'aise. Comme s'il y avait dans cette pièce une ambiance bizarre. D'aussi loin que je me souviens, ça a toujours été comme ça.

Les premiers temps, Francine venait me garder à la maison. Mais, au bout de deux semaines, voyant que tout se passait bien et qu'ils avaient besoin de ses services pratiquement cinq jours par semaine,

mes parents ont proposé que je me rende plutôt chez elle après l'école. De cette façon, elle n'aurait pas à se déplacer plusieurs fois par jour et pourrait continuer de vaquer à ses occupations pendant que j'étais là. Bien sûr, mes parents voulaient la payer, mais elle a refusé, à condition qu'ils l'invitent à manger à la maison chaque dimanche. Cela leur convenait. Francine travaillait quelques heures par semaine dans une boutique de la ville, mais elle aimait tellement être avec les gens que je crois qu'elle était heureuse de pouvoir passer plus de temps en notre compagnie.

Chaque jour après l'école, l'autobus scolaire me déposait chez moi et je traversais la rue pour aller chez elle. Elle m'attendait toujours avec une collation et de la limonade, puis elle m'aidait à faire mes devoirs. Depuis la mort de son mari quelques années plus tôt, Francine vivait seule. Elle ne s'était jamais remariée et n'avait pas eu d'enfant non plus. Ses parents étaient décédés longtemps auparavant et elle ne semblait pas avoir de contact avec sa seule sœur depuis de nombreuses années. Elle ne m'en parlait pas et, malgré le fait que nous étions très proches, je n'osais pas poser la question. Francine était comme la grand-mère que je n'avais pas eue, mais aussi une amie, une confidente, un pilier dans ma vie. Même si je savais qu'ils m'aimaient, je voyais très peu mes parents et je ne pouvais pas souvent

leur parler. Avec Francine, c'était différent. Elle disait que j'avais une vieille âme et que je pouvais parler de choses que, normalement, les enfants de mon âge ne comprennent pas. Presque chaque jour, nous avions des discussions sur différents sujets, notre préféré étant l'occulte.

J'ai constaté au fil des années que Francine s'intéressait à un grand nombre de domaines : tout la passionnait ! Que ça soit le paranormal, les animaux ou l'histoire, elle avait soif d'apprendre et semblait n'en avoir jamais assez. Dans ma tête d'enfant, elle savait tout et je ne comprenais pas pourquoi elle tenait autant à regarder des documentaires.

À bien y penser, c'était beau, une personne qui était toujours en quête de nouveaux savoirs. Souvent, je regardais des documentaires avec elle, après avoir terminé mes devoirs. Elle me laissait choisir celui que je voulais voir dans une liste. C'étaient mes moments préférés. J'attendais avec impatience que ma journée à l'école se termine afin de pouvoir aller retrouver Francine chez elle.

Comme je l'ai dit, notre sujet favori était l'occulte : le paranormal, la vie après la mort, même les histoires un peu terrifiantes d'esprits et de fantômes. Nous avons commencé à en parler bizarrement, un jour, alors que je l'avais interrogée sur le sujet. Avec tous les documentaires que nous regardions, j'étais convaincue qu'elle était plus intelligente que

mes parents. Francine, bonne joueuse, répondait à toutes mes questions avec plaisir, ce qui m'étonne encore après toutes ces années. Après tout, ce n'est pas un sujet de conversation très banal pour une petite fille. Je ne sais pas pourquoi, mais, depuis ma rencontre avec Francine, mon intérêt pour le sujet avait augmenté. Évidemment, elle adaptait ses réponses à mon âge, mais j'ai toujours senti qu'elle était très ouverte à parler de toutes ces choses avec moi. C'était un monde fascinant.

Elsie

1. Une dernière fois

Nouvelle dans son quartier, Elsie a sept ans lorsqu'elle rencontre Francine, une vieille dame qui habite la maison d'en face. Au fil des années, elles nouent une relation d'amitié et de grande complicité. Mais dix ans plus tard, la mort les sépare subitement. Incapable de laisser partir Francine sans lui dire au revoir, Elsie achète un jeu de Ouija dans l'espoir de rétablir le contact.

Mais la mort n'est pas un jeu. À vouloir à tout prix communiquer avec son amie disparue, la jeune fille réveillera des êtres qu'elle regrettera vite d'avoir dérangés...

UNE SÉRIE FANTASTIQUE OÙ MÊME LA MORT N'ARRÊTE PAS L'AMITIÉ



Initiée dès son plus jeune âge à la lecture, et débordante d'idées, **CATHERINE FRANCOEUR** a d'abord été une conteuse intarissable avant de mettre par écrit les aventures nées de son imagination. Youtubeuse de renommée internationale, elle a su gagner l'affection de plus d'un million et demi de jeunes au Québec et en Europe. *Elsie* est son premier roman.